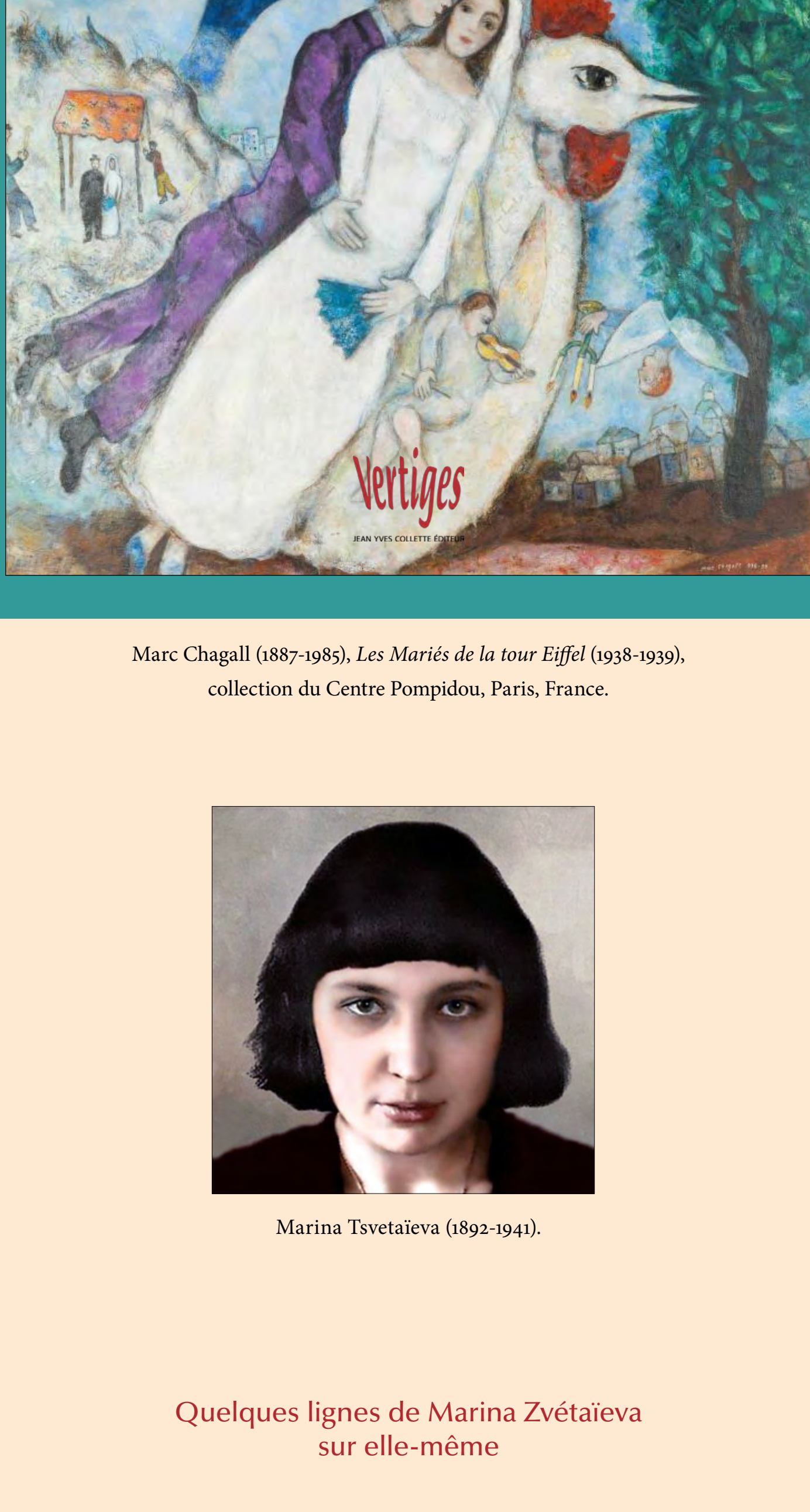


Fiançailles



Marc Chagall (1887-1985), *Les Mariés de la tour Eiffel* (1938-1939), collection du Centre Pompidou, Paris, France.

Quelques lignes de Marina Zvétiaïeva sur elle-même

PEUT-ON être poète « dans l'âme? » – Et ingénieur? Que diriez-vous d'un ingénieur qui construit ses ponts – « dans l'âme? » D'un aviateur qui – « dans l'âme » – vole?

Pas de maçon sans bâtisse, pas de pilote sans espace, pas de poète sans parole (« sur parole »).

Pourquoi ôter au poète son unique bien, la parole chantée, et, pourquoi appeler poésie (ou bien, pour changer, « musique ») – mais absolument tout, depuis l'embryon (« ma poésie à moi » – naturaliste) jusqu'aux visions de saint Jean. Nature – pensée – prophétie, est-ce donc moins? Force prime? Et – Dieu enfin, nom unique? Pourquoi ce mot de « poésie » qui, s'il grandit parfois l'objet, tout aussi souvent l'amoindrit, et toujours, si ce n'est pas à une œuvre poétique qu'il s'adresse – le déforme. (« Quels grands poètes que les prophètes » – sentez-vous le sacrilège? « Quels grands prophètes que les poètes! » – et nous voilà glorifiés.)

Si tout est poésie, qu'est donc la poésie du poète?

Poète n'est pas une mesure de grandeur (d'ardeur, pour sûr). Le plus haut métier – supposons, mais il y a plus haut que métier : la sainteté qui n'en est pas un. Pour ce qui est de moi, j'ai toujours le sentiment – non de l'infériorité de mon œuvre à moi, mais de l'infériorité de l'œuvre même, fût-elle celle de Goethe (celle de Goethe surtout, par sa grandeur même infiniment moindre que l'homme. « S'il a pu dire cela – qu'a-t-il dû ne pas pouvoir dire! » Celle de Goethe surtout, Goethe, que par déférence inconsciente nous ne nommons jamais poète, sachant – ou sentant – que « Goethe » dit plus).

Grandeur de poète. Affaire de point de vue. D'où le voyez-vous grand? Et n'est-ce pas l'abaisser jusqu'à lui ôter tout espoir de grandeur que de le proclamer grand en comparaison – du rentier. Car depuis quand et pour qui « rentier » compte-t-il? S'il y a plus haut que métier (saint), il y a aussi plus bas que métier (rentier). Au pays des aveugles le borgne est roi, mais au pays des voyants c'est lui l'aveugle. – Voilà pour notre lucidité.

Mon premier cri fut, est et sera : « Mais il y a plus haut! Ayez donc honte d'adorer le poète puisque j'ai presque honte de l'être. C'est ma faillite humaine que vous adorez au lieu d'adorer la force infailible. »

— Qui de nous voudrait un poète à son lit de mort?

Artisan du chant, voilà. Ni le plus haut métier, ni le plus beau, peut-être le plus dur. Savoir – vouloir, avoir, devoir plus – et ne pas le pouvoir. Ne pouvoir que cela. Et à cause de sa dureté même.

FIANÇAILLES

Fragment du poème « Loup-garou »
redit du russe par l'auteur

Fin de terre,
Fin de ciel,
Fin de village.
Tombé le chêne, le rameau fleurit.
À veuve soucieuse
Fillette rieuse.
Quand elle va à la fontaine
Les cloches sonnent, les gars se battent.
Ses joues sont rouges, sa bouche est rouge
À faire pâlir la Trinité.

– Laissez-moi, ma mère,
Aller avec mes amies
Filer le lin tendre,
Dépenser un peu ma belle santé,
Travailler un peu
Et sauter beaucoup.

– Va, va, fillette!
La jeunesse n'a qu'un temps.

Ô les tresses,
Les épaisses,
Plus lisses que leurs rubans.
Longue la mienne,
Longue la tienne,
Et la sienne – de trois aunes!

Ô les seins,
Ô les pleins,
Rondelettes pommelottes,
En ai-je du souffle!
En as-tu du souffle!
C'est encore elle la moins essoufflée.

Filer, sauter –
Liesse! jeunesse!
Ô rondes! ronron des rouets!
La porte s'ouvre.
– Bonjour, tous!
Bonne santé et bonne soirée!

Ni lueur
Ni éclair –
Gars en chemise rouge.
Ni braise
Ni brasier –
Chemise rouge comme feu.

Salut à la ronde,
Bourse sur la table,
Argent clair à flots.
– Emplissez vos tabliers!

Courez, les mioches,
M'en quérir du sucré, du fort!
Buvons, les gars!
Dansons, les colombes!

Les verres débordent,
Le *koumatch** flamboie,
Chacun est maître,
Tous entrent, nul ne sort.

* Tissu de coton fort rouge-feu, dont était vêtue toute la Russie. La pourpre des paysans.

Ô les joues,
Ô les rouges!
Coquelicots, giroflées.
Coquelicots – miennes,
Giroflées – tiennes,
Et les siennes – flamme.

Ce qu'ils battent
Ce qu'ils battent
Nos cœurs de jeuneses!
Le mien tinte,
Le tien sonne,
Et le sien – tonne.

À laquelle de nous toutes
Prendra-t-il la main, le gas?
Laquelle de nous toutes
Fera-t-il sauter, le gas?

Celle choisirai,
Fraîche entre les fraîches.
Celle enlacerai
Maroussia de nom.

Saute, Macha!
Saute, Glacha!
Tremblez, planches du plancher!
Folle – la mienne,
Folle – la tienne,
La plus folle – celle au gas.

Tremblez, planches!
Geignez, blanches!
Car c'est sur des blanches planches
Que je danse,
Que tu dances...
Le gars danse sur du feu.

Bouche, chemise, yeux –
Feu! feu! feu!

Bras ouverts,
Front en avant,
Brasier rouge, bouleau blanc.

Cheveux dressés,
Souffle brûlant,
Brasier rouge, clocher blanc.

Feu qui saute, feu qui souffle,
Feu qui fauche, feu qui siffle.

– Feu – suis
Faim – ai!
Feu – suis,
Cendres – seras!

– Ô mes tempes!
Ô mes jambes!
Lâche-moi, plus ne puis!

Flamme fauve,
Flamme – louve,
Lâche-moi, plus ne suis!

Saute, pauvrette!
Saute, chevrette!
Triste, triste votre sort :
L'une – en terre,
L'autre – au loup,
La troisième au gars qui passe –

Sans nom ni renom.
– En rond! en rond! en rond!

Ce qui ne se donne pas – se prend!
Allons comme le feu, comme le vent!

En es-tu riche, de sang rouge!
Cède-m'en, à ton amoureux!
Fille amoureuse n'est point chiche, –
Cède-m'en, mon amoureuse!

C'est toi le fruit,
C'est moi le couteau.
C'est toi le mets,
C'est moi le mangeur.
Ton mangeur te fera honneur.

Ta peau est lisse
À faire claquer ma langue.
Ta peau est douce
À faire couler ma salive.

Main dans la main,
Cœur contre cœur,
C'est entre nous
À vie, à...

– Ô Maroussia!
Jambe leste,
Jarret ferme,
Talon vif!
Est-ce le sol,
Est-ce le pied,
Est-ce le cœur qui t'a manqué?

– Rien, rien, fillettes,
Qu'une sottise noisette
Sur laquelle j'ai glissé.
Il se fait tard, colombes,
Faut que nous rentrions.

L'ami reconduit l'amie,
L'amie reconduit l'ami,
– Maroussia, amie,
Irai-je tout seul?

Cour, cour vaste,
Portillon grinçant.
– Ne suis ni bûcheron ni charbonnier,
C'est un gros marchand que je sers.

Ma paye est telle
Que mes oreilles en tintent.
C'est du rouge que je vends,
Le rouge rapporte gros.

Nos caves sont pleines,
Nos chevaux rapides.
Ville ou village –
Le clocher y est.

Maroussia, ma fleur,
Maroussia, mon fruit,
Maroussia, ma sœur,
Me veux-tu pour mari?

Fiançailles,

poésie de Marina Tsvetaïeva (1892-1941)

traduite du russe au français par l'autrice,

précédée de

« Quelques lignes de Marina Zvétiaïeva sur elle-même »

sont parues dans

France et Monde - anthologie des humanités contemporaines,

16^e année, numéro 138, en janvier 1930.

ISBN : 978-2-89854-181-0

© Vertiges éditeur, 2023

– 2182° leCturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org